

Le grand vide

Annick Perrot-Bishop

Number 31, Winter 1987

De la mémoire ...les mirages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15256ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perrot-Bishop, A. (1987). Le grand vide. *Moebius*, (31), 49–59.

ANNICK PERROT-BISHOP

Le grand vide

Un ciel bleu s'immisce soudain dans son regard, puis un monde aux couleurs effervescentes vient se substituer à l'image nue, s'imprégner de senteurs qui éveillent, à la pointe des narines, d'autres cycles. Elle essaie de déchiffrer l'incohérence des perceptions, l'étrangeté de l'époque et des lieux qui surgissent et incendient ses paupières closes, pour s'éteindre ensuite, s'anéantir dans les replis du temps.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, elle voit la neige qui tombe dru, masquant de tourbillons les fourches brunes des arbres. Combien de temps cela a-t-il duré? Ce n'est pas la première fois qu'elle a ces fulgurantes visions de paysages jamais vus, «oubliés seulement» dirait le docteur Maillot qui, décidément, n'y comprend rien. Cela lui arrive de plus en plus souvent, avec une précision qui la déconcerte. C'est la première fois pourtant qu'un ciel bleu s'est échappé de la non-mémoire. Elle en garde une nostalgie vague, insidieuse.

Elle met ses bottes et son anorak et sort dans le jardin, heureuse de patauger dans la neige fraîche. Le réfectoire est situé non loin de son pavillon et c'est d'un pas volontairement lent qu'elle se dirige vers la grande bâtisse. Sur le chemin, la rugosité d'un tronc attire sa main, curieuse de sensations oubliées. Elle caresse l'écorce, attentive aux moindres reliefs, tandis que ses yeux fouillent la surface argentée, répertorient les différentes nuances de gris. Tout à coup, elle s'immobilise, les sens en alerte, dans l'attente d'une image qu'elle prévoit fugace mais qui demeure insaisissable. Elle ferme les yeux et tente de se concentrer sur l'indicible présence qui s'obstine à la frontière de sa conscience.

* *
*

Ils avaient dit à Domagaya de ne pas trop s'éloigner, de ne pas s'élancer avec fougue vers l'horizon, de faire très attention à la ligne qui sépare le Ciel de la Terre, là où les nuages dégringolent en oblique vers les champs rougis par le Soleil. Ils lui avaient dit que le Grand Vide pouvait le surprendre, au bout d'une course folle, qu'il était caché derrière l'invisible frontière du bout du monde. Domagaya ne s'était jamais beaucoup éloigné du campement, facilement effrayé lorsqu'il n'apercevait plus la fumée blanche des foyers. Les Vieux disaient que certains s'étaient laissés prendre lors d'une chasse à l'élan, qu'on ne les avait jamais revus.

Notre tribu demeurait à la pointe des terres, parmi des champs qui s'étaient en flaques d'ambre pendant la saison chaude avant de s'effacer sous l'océan de l'hiver. Nous habitons à plusieurs familles dans des wigwams aux toits arqués, recouverts d'écorce de bouleaux ou d'ormes. Le soir, fasciné par la flamme du foyer, Domagaya se laissait aller au rêve, à l'écoute des différentes voix qui l'appelaient. La tentation d'échapper à ce lieu clos, d'aller à la découverte de l'espace inconnu, aux confins du Grand Vide, le tortura pendant plusieurs nuits. Il avait peur bien sûr, peur de braver l'interdit de la tribu, mais aussi peur d'être surpris par le gouffre où toute forme bascule vers le Néant à une vitesse vertigineuse.

* *
*

Ce matin, le docteur Maillot lui a dit qu'elle devait se concentrer sur la moindre sensation, la moindre image qui traverserait le champ de sa conscience; car ces manifestations la conduiraient à la longue vers son passé, vers la non-mémoire d'où s'échappaient de temps en temps des réminiscences enfouies. Lorsqu'elle a mentionné le ciel bleu, le docteur a souri: «Vous voyez que cela va mieux!», mais quand elle a fait allusion au Grand Vide, il a eu l'air surpris. Il faudra renoncer à lui parler tant qu'elle n'aura pas mis de l'ordre dans sa tête, qu'elle n'aura pas rassemblé les

lamelles dispersées de son existence.

Elle s'affole doucement à la recherche des souvenirs qui la fuient. Elle a dû être une enfant tranquille, parlant peu, s'accrochant avec espoir aux livres, parallélipèdes d'illusions. Son père était-il menuisier? Sculpteur? Elle a un goût prononcé pour les choses tangibles au contact desquelles son corps vibre. Elle pense à la rugosité si émouvante de l'arbre sous le frôlement de ses doigts. Sa mère était peut-être musicienne. C'est d'elle qu'elle tiendrait son goût pour le rêve, arraché à la somnolence par la musique. Elle se sent mieux tout à coup, entourée de ces êtres rassurants qui viennent se profiler sur son écran mental.

Tous les jours les scénarios se réécrivent, les personnages se substituent les uns aux autres, forment un barrage fragile à la poussée des fulgurantes visions qui la déchirent: toujours ces paysages jamais vus, ces créatures jamais imaginées, envoûtants jusqu'au vacillement. Elle les reconnaît, n'est-ce pas, s'ils lui avaient appartenu? Une voix chuchote tout près de son oreille: «Attention au Grand Vide!».

Se débattre, refuser l'incursion de ces bulles de souvenirs qui ne la concernent pas, qui s'échappent de la mémoire d'un autre. Ne pas s'enfoncer dans les vibrations lumineuses qui tournoient au-dessous d'elle, dans les senteurs qui l'appellent jusqu'au vertige. Ne pas se soumettre à la force centripète qui creuse son regard pour la faire basculer dans ce monde inconnu d'où elle ne reviendra pas.

Retrouver les fils perdus restés accrochés quelque part en route. Tisser les signes, les motifs, les repères. Se réinventer jour après jour, ligne après ligne, couleur après couleur. Puis s'immobiliser. Rester à la surface de la toile, fermer les yeux sur les griffes temporelles qui s'introduisent dans les déchirures, boucher ses oreilles aux vibrations sourdes du tambour en délire.

* *

*

Un jour, alors que les hommes étaient occupés à la chasse au castor, Domagaya ne se mêle pas au groupe de femmes et d'enfants en partance pour les champs de maïs. Il attendit, tapi dans l'ombre d'un coffre,

sourd à l'appel répété de son nom dans l'air déjà vibrant de chaleur. Lorsque les dernières voix se perdirent dans le lointain, il sortit de sa cachette. A l'extérieur du campement, les champs ondulaient jusqu'à l'Invisible, parfumant l'air de senteurs familières. Domagaya prit la direction opposée aux voix que lui apportait la brise, et avança au milieu des épis qui le cachaient presque entièrement.

Il marcha longtemps, effrayé à l'idée de rencontrer le Grand Vide, harcelé par la fatigue et la soif. Le Soleil était immobile. Fixé à la voûte du Ciel, il ne semblait pas disposé à reprendre sa course, et c'est avec une crainte grandissante que Domagaya le voyait l'observer de son oeil jaune. Les Vieux disaient que l'astre brûlant était l'époux de la Lune, qu'ils s'étaient querellés autrefois car elle avait osé s'introduire la première dans l'orifice céleste; qu'il l'avait même chassée et que depuis, elle le poursuivait dans sa course, inconsolable et mélancolique.

Il y eut un grondement dans le lointain et le coeur de Domagaya se mit à battre. Sans doute était-ce Huno le Maladroit que ses frères avaient abandonné dans une île et qui lançait ses vociférations de colère. Ces clameurs remplirent Domagaya de terreur. Il ne douta plus de la gravité de sa faute et se jeta à terre, implorant le pardon du Dieu Tonnerre. Pour toute réponse, le Vent se mit à souffler doucement, rafraîchissant l'air. Des gouttes s'égrenèrent, bienfaisantes. Domagaya frissonna. N'était-ce pas l'eau que son corps désirait? Les Dieux étaient donc avec lui. Ils approuvaient sa quête! Il se releva et se prosterna plusieurs fois puis, penchant la tête en arrière, ouvrit la bouche pour accueillir le précieux liquide.

* *
*

Cette nuit, elle a fait un rêve: quartier bourgeois, maison cossue, illumination des lustres qui réveillent la brillance des bijoux. Robes grises ou beiges, strictes. Lignes perpendiculaires des costumes qui rythment l'espace. My name is John, Barbara, Leslie. I am Bob, Sheila, Janet. He is a doctor, she is a professor. Qui suis-je? Son voisin de table ne lui adresse pas la

parole. Il lui tourne même légèrement le dos. On parle de la dernière neige et de la difficulté de gratter la glace sur les pare-brise. L'hiver dernier était plus doux. Il paraît qu'à Ottawa le thermomètre est descendu à -25° . Bruit des cuillères sur le fond des assiettes vides. Delicious soup! Rubans verticaux des cravates, séparés par les éclats dissiminés des colliers, des broches, des bagues. Coffee or tea? Elle s'enfonce dans le grand fauteuil moelleux, oublie quelques instants son ennui. Onze heures trente: c'est bientôt la fin. Ils s'apprentent tous à partir. We had a lovely time! Thank you so much!

Lorsqu'elle se réveille, elle a encore le bout de la langue contre les incisives, et les derniers mots résonnent dans sa tête, thank you, thank you...

Elle prend une douche pour effacer le malaise que lui laisse le rêve, tend son visage vers le jet d'eau, s'enveloppe du bruit assourdissant qui inonde ses tympans. Couler, couler au fond de la mémoire de l'autre, lentement, avec douceur. Ne pas résister à la pesanteur qui l'envahit, qui paralyse ses membres, enserre sa tête. Laisser venir le roulement du tambour qui se rapproche doucement, puis augmente, se précipite, galope dans les parcelles de sa conscience. Le grondement s'atténue, s'arrête un instant, dans l'attente des images qui explosent, en éclats de couleurs, en mouvements de jambes piétinant le sol poussiéreux, en bras qui s'abaissent et s'élèvent au-dessus des masques de paille tressée. Les cris retentissent, scandent les gestes et les crépitements de hochets. Puis le tambour reprend son chant solitaire, s'éloigne à une vitesse vertigineuse, entraînant dans son sillage les formes enchevêtrées, les cris et les couleurs qui se brisent, s'éparpillent dans le silence enfin retrouvé.

* *
*

Toujours cette immobilité du Soleil. Domagaya allait-il devoir marcher encore longtemps avant que l'astre ne se remette à couler doucement vers la Terre? Le temps semblait s'être arrêté, prisonnier du cercle incandescent. Domagaya avait beau marcher, il n'avait pas l'impression d'avancer. Soudain, le Soleil se mit à descendre à une vitesse surprenante. L'ombre de Do-

magaya s'allongea très rapidement, s'étira vers le village comme pour le forcer à revenir sur ses pas. Mais il était trop tard. L'Obscurité buvait déjà les couleurs du paysage...

Il faisait encore nuit lorsque Domagaya fut réveillé par un frôlement qui parcourait les tiges de maïs. Sans doute était-ce la brise qui dansait dans les champs. A moins que ce ne fût les Cinq Soeurs protectrices des cultures. Il ferma les yeux et ne bougea point car il était formellement interdit d'assister aux bons offices des esprits. Lorsque le bruissement s'évanouit au loin, il se leva, avec l'impression d'avoir dormi longtemps. La Lune avait commencé à monter, perdant dans son ascension sa teinte de feu, se rétrécissant en un cercle plus dense, d'une luminosité pleine. Elle s'immobilisa et déposa sur les alentours une lumière feutrée. Domagaya vit alors qu'il était arrivé au bout des terres. Au-delà, une vaste étendue d'eau noire miroitait jusqu'à l'Invisible.

Domagaya entra dans la tièdure opaque avec une certaine crainte. La vase qui s'était accumulée au fond glissait, lisse et gluante, entre ses orteils. Des algues flottaient à la surface, captant les reflets de la Lune qui s'en allaient à la dérive. Il sursauta lorsqu'une algue s'enroula autour de sa jambe comme un animal visqueux. Mais bientôt l'eau devint plus pure, le sol plus sablonneux et il s'élança vers le large en frissonnant.

* *
*

Elle a demandé au médecin si elle avait un accent quand elle parlait français. Non, il le lui aurait dit. C'est une des premières choses qu'il note — la langue — lorsqu'il a affaire à des amnésiques. Ça les aide à se définir. Non, elle n'a pas d'accent. Mais ce n'est pas une preuve. Elle lui a mentionné ses rêves — toujours en anglais. Il a semblé intéressé et l'a regardée comme s'il la voyait pour la première fois, l'air songeur. Do you speak English?

Dehors il neige, comme chaque jour. Elle n'a vu personne aujourd'hui, ne s'est pas rendue au réfectoire pour le déjeuner. Peur de voir dans le regard des autres cette certitude qu'ils ont d'être eux-mêmes, peur de

sentir le malaise qu'elle éveille dans leur conscience, qui flotte dans leurs yeux un instant avant de se dissoudre dans l'indifférence.

Hier, à la bibliothèque, elle a demandé à consulter un livre sur les Amérindiens. Elle a feuilleté le volume lentement, en regardant les illustrations et les titres. Soudain, sa main s'est immobilisée près d'un dessin : des wigwams aux toits arqués entourent un bûcher. Ils sont séparés des champs environnants par des pieux protecteurs. Elle a parcouru le texte rapidement : culture du maïs et du haricot. Chasse à l'élan, au castor, au renard. Pêche à la truite dans les rivières et les lacs. Ce sont les femmes et les enfants qui s'occupent des cultures. Respect du Soleil, de la Lune, des Etoiles. Dualité de la lumière et de l'ombre. Les morts vivent sous terre, dans des villages magnifiques. Ils peuvent être visités en rêve. Esprit du Vent, du Tonnerre, de la Pluie. Déeses des Cultures. Elle a fermé les yeux : dans les champs, cinq femmes aux visages semblables virevoltaient entre les tiges de maïs, leurs longs vêtements absorbant, à chaque mouvement, un peu plus de la lumière de la lune. Puis, se prenant par la main, les danseuses s'envolent silencieusement dans les vapeurs nocturnes.

* *
*

La voix chuchotante de l'eau glissait à la surface, entraînant délicieusement Domagaya vers le large. Oubliant sa peur du Grand Vide, il se laissa aller à la griserie qui l'envahissait, qui faisait basculer sa raison dans une enivrante folie. La fatigue le gagna progressivement et il dut s'arrêter, épuisé. Il fit alors demi-tour, nageant lentement vers la grève pour économiser ses forces.

A peine arrivé, Domagaya se jeta de tout son long sur le sable, à bout de souffle. Son cœur battait violemment dans sa poitrine. L'oreille collée contre le sol, il écouta les pulsations qui résonnaient à la surface pour se perdre ensuite dans les entrailles de la Terre. Il suivit les battements qui descendaient par paliers, s'atténuaient en un écho lointain, bondissaient vers les profondeurs, là où vivent les Morts, dans de merveil-

leux villages où il n'y a ni guerre, ni maladie, et où chacun mange à sa faim. Puis le coeur de Domagaya se ralentit. Le pouls se rapprochait du Monde d'En Dessous et les Morts pouvaient l'entendre à présent, comme les palpitations d'un tambour lointain.

Domagaya vit alors de magnifiques demeures recouvertes d'écorce de bouleau, si brillantes, qu'on les aurait crues d'argent. Le village n'était pas encerclé de pieux; il s'étalait à l'infini, ombragé de saules et d'ormes. Le Soleil, immobile, figé dans une éternité lumineuse, réchauffait doucement la brise d'un perpétuel printemps. Des enfants s'amusaient en poussant des cris de joie, tandis que des vieillards souriants méditaient à l'ombre des arbres.

Un vieil homme leva la tête vers les battements qui se faisaient entendre au loin. Il regarda en direction du visage de Domagaya pourtant invisible et lui sourit. Domagaya reconnut alors le père de sa mère, mort des lunes auparavant. «Tu es enfin venu nous visiter en rêve, dit l'Ancêtre. Je t'attendais depuis longtemps. Bientôt des temps sombres s'abattront sur notre tribu. Tu as été choisi pour être le gardien de la mémoire de notre peuple. Conserve-la précieusement». Il tendit alors une ceinture de wampum à Domagaya qui avança la main vers l'objet incrusté de paillettes de coquillages sans toutefois pouvoir le saisir. La ceinture restait hors de sa portée. L'Ancêtre le regardait toujours, puis son visage s'estompa, se fondit dans l'immensité rouge d'un champ. Domagaya ouvrit les paupières: il faisait grand jour. En se retournant sur le dos, il vit, à la lisière de l'eau, une ceinture de wampum que les vagues avaient rejetée.

* *
*

Elle contemple, sur la paume de sa main, le graphisme des lignes inachevées, le treillis des événements indéchiffrables qui s'entremêlent, se perdent en un foisonnement de nervures transversales. Eclatement du destin en intersections, en fourches, en griffures étoilées. Il faut combler l'espace vacant de sa mémoire sinon celle de l'autre l'envahira, aspirée par le vide.

Elle regarde à nouveau sa main, tâte ses cheveux châtain, observe son visage dans le miroir: yeux bleus, peau claire, nez retroussé. Type anglo-saxon assurément. Comment le saurait-elle, puisqu'elle est censée avoir tout oublié? D'où lui vient ce savoir, si ce n'est d'une expérience qu'elle a accumulée et qui reste là, cachée, enfouie. Pourquoi?

Elle repense à ses rêves, à la lenteur de certaines scènes qui se figent au sein de l'ennui: offices interminables où le pasteur n'en finit pas de vanter les mérites de sa paroisse, où des dames endimanchées lui caressent les cheveux avec un sourire mielleux, une fois, deux fois, dix fois, jusqu'à ce qu'elle se réveille en criant «No!». Quelquefois, le rêve se met à galoper: ils sont plusieurs enfants. Bruit assourdissant des ruades dans l'escalier. Cris aigus des noms hurlés. Bruit plus sourd des haines qui se taisent, des jalousies tapies qui soudain flambent. Violence des mots et des gestes. Désespoir de ne pouvoir tuer.

Elle s'étonne de se rappeler ces bribes de vie qui remontent à la surface la nuit, qu'elle ne reconnaît pas (qu'elle ne veut pas reconnaître?), qui lui restent infiniment étrangères. Elle écoute le bruissement de cette existence fragmentée qui volette à présent dans sa mémoire, qu'elle essaie d'accueillir, d'appivoiser dans son désordre temporel. Tout semble se tenir pourtant malgré les refus qui se hérissent en elle. Le décor est là, les personnages aussi. Il suffit d'accepter de croire qu'on est l'un d'eux, d'écouter ce passé qui murmure dans la boue.

* *
*

Domagaya saisit la ceinture de coquillages avec respect. Seuls ceux qui avaient montré des qualités de mémoire exceptionnelle étaient choisis pour être les Gardiens du Wampum. Il n'avait vu ces ceintures que lors des grands rassemblements tribaux où les dignitaires les extrayaient d'un coffre de bois. Elles recélaient, au sein de leurs facettes mauves et blanches, des légendes merveilleuses qu'il se rappelait avoir écoutées bouche bée, absorbant chaque parole comme les gouttes d'un liquide qui désaltérerait sa soif de rê-

ves. Saurait-il à présent déchiffrer les mystérieux motifs, l'alternance muette des couleurs? Saurait-il retrouver, au sein du mauve et du blanc, tous les événements qui avaient marqué la tribu, tous les mythes qui la faisaient rêver, soleil après soleil, lune après lune?

Cette nuit-là, la voix de l'Ancêtre remonta des profondeurs de la Terre, vint heurter doucement les tympanes endormis de Domagaya, qui aperçut alors le village aurolé d'une fumée rouge. Puis les vapeurs se dissipèrent lentement dans le petit matin, et il vit des corps étendus sur le sol : hommes aux gestes étonnés, femmes aux cheveux épars, surpris dans leur sommeil, enfants aux yeux encore ouverts sur la noirceur d'une nuit terrifiante. «Tu es le seul survivant, mon fils, résonna la voix de l'Ancêtre, le seul survivant. Il te faudra obéir au Destin qui t'a choisi. Au prochain soleil, le Wampum te révélera ses secrets. Tu connaîtras alors la mémoire de tes ancêtres et celle des ancêtres de tes ancêtres ; et ainsi de suite, jusqu'à l'aube de la création. Tu seras le dépositaire d'une mémoire prodigieuse qu'il te faudra conserver avec toi, au-delà de la Mort, jusqu'à la fin des générations».

* *
*

Elle a décidé de noter tous les rêves où s'est enlisé son passé, de reconstituer le déroulement chronologique des événements, de coller ensemble tous les débris de son existence. Il y a comme un refus chez elle de croire qu'il s'agit bien de sa vie. Mais n'est-ce pas ce refus qui est la cause de son amnésie?

Pour la première fois, alors qu'elle marchait dans la neige, un souvenir est remonté de la non-mémoire : j'ai douze ans, treize ans. Sur la petite rivière gelée. Après l'école. On ne voulait pas tous y aller. C'était toujours Steven, l'aîné, qui nous forçait à participer à ses activités sportives. Pourquoi notre refus provoquait-il chez lui de si effroyables colères? Le soleil se couchait déjà et le ciel s'assombrissait d'un brouillard glacé. Alors, on allait à la rivière et on la débarrassait de la neige qui la recouvrait. Cela prenait un temps infini. Steven était très fort. Tellement plus fort que nous! Il pouvait supporter le froid plus longtemps aussi! Il s'impatientait

devant notre manque d'enthousiasme, semblant désespéré d'en finir pour pouvoir enfin patiner. Poussé par on ne sait quelle frénésie, il luttait contre le vent qui recouvrait la rivière de neige à mesure que lui la nettoyait. Il s'obstinait, rageur, sa révolte faisant écho à la mienne.

Patiner le soir. Ciel de plus en plus sombre. Puis, tout à coup, l'on se rendait compte qu'il était vert. Vert pâle, vert mouvant, vert dansant. Vert parfois mêlé de rouge ou de jaune — reflets des lumières de la ville sur les nuages. Alors, j'oubliais ma haine, m'élançais dans l'air coupant, me fondais dans l'immensité verte, niant qu'il me faudrait bientôt rentrer à la maison. Maison sourde. Famille muette. Nourriture qui dévorait le temps et vous donnait envie de mourir, tout à coup, pour tout oublier, pour échapper à l'étouffement de l'ennui.

* *
*

La mémoire de l'autre chuchote de plus en plus faiblement dans ma tête à mesure que mes souvenirs affluent. Je l'entends comme une plainte qui meurt doucement, étouffée par les strates de mon identité qui se superposent, se tassent, s'alourdissent d'un passé qui m'enracine dans la roche. Les mots d'une langue qui me paraissait étrangère se remplissent d'images, se gonflent d'une sève d'émotion et d'amertume, alors que la langue acquise se terre en moi, secrète et fragile.

La mémoire de l'autre a-t-elle basculé par hasard dans le gouffre laissé vacant par mes souvenirs? Ou m'a-t-elle choisie pour se continuer, pour survivre à travers le temps? J'écoute une dernière fois le roulement du tambour qui se perd dans un lointain inaccessible. Je me concentre sur la brièveté des images qui pâlissent, s'estompent, se brouillent de mauve et de blanc. Les facettes du wampum, devenues opaques, se tairont à jamais. A moins que la mémoire de l'autre n'aille à la recherche d'un autre habitacle pour se perpétuer.